

A lbert Lucas et les jeunes océanographes

Michel GLEMAREC

Dirigé pendant 17 ans par Albert Lucas, le DEA «Aquaculture et pêche» a formé un nombre impressionnant d'étudiants français et étrangers, latino-américains, africains, grecs, indonésiens...



Albert Lucas participe à la décoration des salles de travaux pratiques. La feutrine fait merveille...

Ayant demandé ma mutation pour le Collège scientifique universitaire de Brest après deux ans de début de carrière à Rennes, j'étais nommé en 1962 auprès d'Albert Lucas pour le seconder dans les multiples tâches qu'il accomplissait tout seul depuis trois ans.

Souvenirs

Entraîné par son enthousiasme communicatif, je participais tout de suite à cette entreprise diversifiée qui allait du bricolage, à la

décoration de notre salle de T.P., aux travaux sur la rade avec notre frère esquif le «Chlamys», ... à l'enseignement bien sûr. Tout cela se faisait dans la bonne humeur et sans compter nos heures. Il fallait aussi, pour nous deux, préparer notre thèse afin de conforter notre position au sein de notre petit laboratoire de zoologie. Nous avions tous deux des patrons lointains et parisiens et nous partagions évidemment les problèmes, mais aussi les agréments d'une telle situation. Avec nos fidèles compagnons Roger Manac'h, Lucien Castel et Marcel Fichou, lors de nos sorties sur le terrain, la tenue de rigueur était le «bleu de chauffe», ce qui donnait à l'équipe une homogénéité telle qu'il était difficile d'identifier parmi ces «prolétaires» lequel était le chef. Très vite l'agréable surnom de «P'tit Chef» m'ayant été attribué, il n'était pas difficile par déduction, de savoir qui était tout naturellement le Grand Chef ! Cette évocation du CSU est indispensable pour évoquer ce qu'a pu être ensuite, dans la complicité avec Mme Lahaye, notre lutte commune pour obtenir dès 1971 la création du DEA d'océanographie biologique. La paternité de cette formation revient à Albert Lucas et il est agréable d'évoquer ici ce qu'a pu être son rôle dans la formation de nombreux chercheurs qui occupent, depuis leur passage à l'UBO, des fonctions de hautes responsabilités tant en France qu'à l'étranger.

Un enseignement original

La création du DEA «Aquaculture et Pêche» est obtenue grâce au soutien des uns et des autres, des acteurs extérieurs comme O. Maurin à l'ISTPM, de L. Laubier au CNEXO, de J.P. Troadec à l'ORSTOM avant même que J.C. Le Guen prenne le relais. Rien n'aurait pu être engagé sans ces aides efficaces qu'Albert Lucas avait obtenues sans beaucoup d'efforts, tant il était persuasif.

Dans le bilan établi par Albert Lucas lui-même, au bout de 17 ans de direction de cette formation, des points très forts apparaissent. Albert Lucas dans son enseignement original, réfléchit sur les bases scientifiques nécessaires à la modernisation de l'aquaculture et sur les méthodes biologiques utilisées dans ce domaine, tout en confiant à d'autres ce qui a trait à l'exploitation des ressources halieutiques. Le créneau choisi est étroit, très actuel pour l'époque et Albert Lucas prévoit dans ses dossiers aux ministères une insertion rapide de la plupart des étudiants dans la vie active. C'est une formation approfondie, technique, spécialisée et d'ouverture car

Albert Lucas introduit des juristes et des économistes dans l'enseignement. En cela, il est un précurseur.

C'est ainsi que sur huit années (de 1971 à 1978), 17 élèves sont recrutés à l'IFREMER tandis que d'autres sont très actifs dans le milieu professionnel (coopératives, écloses...). Passé cet engouement pour l'aquaculture et la forte impulsion donnée par l'IFREMER (anciennement CNEXO-ISTPM), Albert Lucas sera amené à corriger l'orientation de ses cours : il traite de la variabilité génétique des stocks de pêche, ou de lots d'élevage, de la bioénergétique, discipline pour laquelle il se passionne, sachant bien que pour les besoins aquacoles les bilans énergétiques sont de plus en plus fréquents. Il est férù de cette théorie de l'énergie et de ses transformations, et une fois en retraite il aura le «loisir» de rédiger son ouvrage sur la question. La promotion 1985-1986 se passionne pour ce cours, les étudiants potassent avec enthousiasme ; malheureusement la matière n'est pas tirée au sort et de façon unanime les étu-



M. Guillou



M. Guillou

Soutenances de thèses : (en haut) décembre 1987, Slim Trittart, «la troisième mi-temps» ; (en bas) le verdict du dernier jury auquel Albert Lucas a participé (thèse de Lawrence Lumingas 1994)

dians rédigeront une protestation, tant ils se sentent pénalisés par l'absence d'un tel sujet à l'examen.

En lutte constante

La source d'embauches étant pratiquement tarie à l'IFREMER, on notera à partir des années 1980 une plus grande diversification dans les possibilités : Enseignement supérieur, CNRS, ORSTOM... En 1985, la demande de renouvellement du DEA n'est pas acceptée, pas plus que celle du Professeur Bougis (Paris VI) ni celle du Professeur Giraud (Algologie, ENS - Paris VI). Les critiques en haut lieu sont de dire que la formation brestoise est tournée vers la formation professionnelle et pas assez vers la recherche ! La réponse d'Albert Lucas consiste à dire qu'il s'appuie sur les nouveaux programmes : bases biologiques fondamentales de l'Aquaculture, déterminisme du recrutement..., c'était bien faire preuve d'un esprit de précurseur pour l'époque. De même Albert Lucas précise bien que si l'enseignement est basé sur les espèces exploitées, c'est aussi parce que ce sont les mieux connues et il répond aux experts « *qu'il fut un temps où l'Amphioxus était mieux connu que n'importe quel poisson !* ». Albert Lucas vivra une période de quatre années d'un mariage de raison avec les responsables parisiens nommés ci-dessus. Côté Ministère, le mariage est réussi, mais les courriers d'Albert Lucas à ses collègues parisiens (dont un est originaire de Quintin) n'ont de cesse de redire qu'il faut respecter un équilibre rigoureux entre les deux universités ! Dix années plus tard, la situation n'a guère changé. Mais devant toutes ces difficultés, l'enthousiasme d'Albert Lucas était à peine émoussé : « *Contre mauvaise fortune, faisons bon cœur* » se sera exclamé Albert Lucas dans un immense éclat de rire à faire trembler l'ensemble du bâtiment F des Sciences. Pour défendre notre formation dans ce contexte hexagonal, Albert Lucas répète inlassablement que Brest est une ville maritime (c'est important pour des océanographes), une « *ville universitaire bien équipée avec un service social efficace et de dimension humaine très appréciée des étrangers en particulier* ». C'est ici que l'on retrouve le caractère paternaliste (dans le meilleur sens du terme) lorsqu'il s'insurge auprès des services compétents à propos de bourses des étudiants étrangers qui sont de 1 000 F/mois (en 1978). « *Cette indigence est scandaleuse. Ces bourses doivent atteindre un niveau décent car lors de la thèse la vie est très dure, les moments de découragement sont fréquents* ».

Des étudiants d'ici et d'ailleurs

Durant 17 années de direction, Albert Lucas a formé autant d'étudiants étrangers (111) que de français (120). Son argument était bien de dire que ces étudiants une fois rentrés chez eux seront d'excellents correspondants sur place pour aider les français à développer des projets en coopération. Le bilan de ces années fait état d'évidences. La première est que les étudiants de la CEE sont en nombre infime (12 dont 7 grecs !). Les étudiants asiatiques, avant les accords avec l'Indonésie, sont en nombre inférieur à 10. Les étudiants maghrébins sont 23, ceux d'Afrique noire de 25 avec une forte participation de sénégalais (Mauritanie comprise). Pour l'anecdote, c'est l'époque où le club lambézellecois de basket-ball bat des records !

Mais les étudiants les plus nombreux sont les latino-américains : mexicains, vénézuéliens, costa-riciens, chiliens, brésiliens et brésiliennes bien sûr. Cette colonisation, oh combien sympathique, a débuté en 1976, elle atteint son maximum de 1980 à 1984, avec parfois trois mexicains la même année ! Ceci vaudra à « Alberto Loucas » la joie répétée d'aller expertiser sur place les vastes espaces susceptibles de développer une aquaculture nouvelle. Le dernier voyage d'Albert Lucas sera celui du Mexique, très peu de temps avant sa disparition.

Dans cette formation doctorale (avec dix soutenances de thèse en moyenne par an !), Albert Lucas avait plaisir à rappeler au Ministère que « *les enseignants sont nombreux, aucun n'a de rôle prédominant car les responsabilités sont partagées tant entre ceux de l'UBO que ceux de l'ORSTOM ou de l'IFREMER* ». Si tel était le vœu d'Albert Lucas il n'en reste pas moins que pour l'étudiant qui arrivait parfois de très loin et posait sa valise dans le bureau d'Albert Lucas, c'était bien lui le « Grand Chef », celui du début des années 1960, qui avait à peine vieilli car son sourire, sa bonne humeur communicative estompaient les années. Si les jeunes scientifiques qui sont sortis de la formation brestoise sont devenus des responsables, des chefs d'équipes sous différentes latitudes, ils ont certainement à cœur aujourd'hui d'adopter les principes de rigueur scientifique, d'équité et d'abnégation chers à Albert Lucas. ■